3 1761 04202 6021

Allarde, Marie Francois Denis
Therese Leroi
Les etourdis en voyage

PQ
2152
A6E8

Francis.

Les étourdis en voyage

1814

LES ÉTOURDIS EN VOYAGE, OU CHACUN SON TOUR,

COMEDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. FRANCIS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 Février 1814.

Prix: 1 fr. 25 c.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1814.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
AUGUSTE DORLANGE. .	cousins . .	M. *Henry*.
ALEXANDRE DORLANGE		M. *Isambert*.
Mad. DE SAINVILLE. .	jeunes veuves et amies.	Mad. *Hervey*.
Mad. DE SAINT-FIRMIN		Mlle. *Desmares*.
CATHERINE, vieille suivante de Mad. de Sainville.		Mad. *Bodin*.
FURET, homme d'affaires.		

La scène se passe chez Mad. de Sainville, à une maison de campagne, à quelques lieues de Tours.

LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cette Pièce, jouée au mois de Février dernier, n'a pas été imprimée dans sa nouveauté, à cause des circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés. Elle a obtenue un grand succès. (Voyez, à cette époque, le *Journal de Paris* et celui *de l'Empire*.)

L'auteur, avantageusement connu par divers ouvrages dramatiques, qui ont tous obtenus le succès le plus flatteur, et notament *les Chevilles de Maître Adam*, me dispense de parler de cette pièce; j'observerai seulement qu'elle contient six beaux rôles, et qu'elle est facile à jouer dans les plus petites troupes de comédie.

PQ
2152
A6E8

LES
ÉTOURDIS EN VOYAGE,
OU
CHACUN SON TOUR.

Le théâtre représente un salon, avec vue sur un jardin.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Auguste! Auguste! il ne viendra pas... Auguste! mais arrive donc: bonne nouvelle, cher cousin, le jour de mon bonheur est enfin fixé, madame de Sainville est charmante. Mais pourquoi ne répondais-tu pas?

AUGUSTE.

Qui, moi? Je réponds à mon nom, ne suis-je pas Lafleur, votre humble serviteur, et...

ALEXANDRE.

Non, mon ami, non, tu n'es plus à mon service, je n'ai plus besoin de toi que comme cousin.

AUGUSTE.

Que veux-tu dire? ne précipitons rien; la comédie est à peine commencée. Relisons chacun notre rôle, et tâchons de ne pas nous en écarter. Voici notre traité.

ALEXANDRE.

Air: *Mon père était pot.*

Laissons là tous ces vains projets,
L'amitié t'y convie;
Oui, tachons d'etre bons sujets
Une jour dans notre vie.
J'ai fait mes adieux
A la table, aux jeux,
Au vin, à la folie,
A tous les désirs,
A tous les plaisirs...

AUGUSTE.

Ah! monsieur se marie.

ALEXANDRE.

Justement, demain tu signeras mon contrat de mariage.

AUGUSTE.

Un instant, mon cher, ne plaisantons pas, nos conventions sont sacrées, écoute. (*lisant.*) « Nous soussignés Alexandre » Dorlange, d'une part, et Auguste Dorlange de l'autre, tous » deux cousins germains et cependant amis; considérant l'état » de détresse dans lequel nous sommes tous les deux, l'impos- » sibilité de décider un oncle vieux et avare, à payer, pour la » septième fois, nos dettes, la crainte d'être pris par des » huissiers et des recors qui nous poursuivent...

ALEXANDRE.

Au diable avec tes considérans, je ne les ai point oubliés.

AUGUSTE.

« Considérant d'un côté la nécessité d'avoir au moins un do- » mestique, pour paraître avec honneur dans la société, et » de l'autre le danger d'être trahis par lui et livrés à nos créan- » ciers ..

ALEXANDRE.

Ah! mon dieu, je sais tout cela.

Air : *Du petit Courrier.*

Oui, nous fûmes, je le sais bien,
Livrés trop souvent par ces traitres,
Alors que nous étions nos maitres,
Et que nous ne tenions à rien;
Si nous fûmes dans la détresse
Vendus souvent par nos valets;
Va, ce n'est pas une maitresse
Qui trahira nos intérets.

AUGUSTE.

Voici l'intéressant. « Sommes convenus, jusqu'à ce qu'une » riche succession nous tire d'embarras,

» 1°. Que nous nous servirons nous-mêmes à tour de rôle.

» 2°. Que tant que durera le présent traité, le maitre portera » le nom de Clérac et le valet celui de Lafleur.

3°. Que tous les trimestres nous troquerons nos emplois. »

ALEXANDRE.

Ah! ça, où veux-tu en venir? quand tu me reliras cette série d'extravagances.

AUGUSTE.

Extravagances! un chef-d'œuvre de sagesse et de morale; l'acte le mieux conçu, le mieux cimenté et que nous avons mis sous la garantie de notre honneur. Ne vas pas te refuser à en tenir toutes les clauses, je le ferais plutôt enregistrer.

ALEXANDRE.

Ne pensons plus à cela, et parlons de mon mariage.

AUGUSTE.

Parlons plutôt du mien, c'est aujourd'hui que finit ton rôle.

ALEXANDRE.

Aujourd'hui?

AUGUSTE.

Aujourd'hui, dans une heure au plus, je reprends l'air sémillant de nos petits maîtres, toi, le maintien soumis d'un valet de bonne maison, j'endosse le garrick, toi la livrée, et nous partons.

ALEXANDRE.

Oh! tu m'accorderas au moins...

AUGUSTE.

Rien.

ALEXNDRE.

Quelques jours?

AUGUSTE.

Pas une minute. Je n'ai point oublié avec quelle rigueur tu m'as traité à Blois, lorsque je te conjurais de me donner le tems de dénouer la plus jolie intrigue...

ALEXANDRE.

Madame de Saint-Firmin? Ne te plains pas; je suis sûr que ton éloignement n'aura fait qu'accroître son amour.

Air : *Vaud. d'Angélique et Médor.*

On dit que les absens ont tort,
C'est une erreur, un faux système.
Est-on séparé par le sort?
Alors plus que jamais on s'aime.
L'amour, sur l'aile du plaisir,
Qui fuit souvent à sa naissance,
Revient guidé par le désir
Après quelques jours d'absence.

AUGUSTE.

Mauvaise raison que tout cela, on a bientôt oublié les personnes qu'on ne voit plus.

ALEXANDRE.

Et cette bague mystérieuse, ces bracelets de cheveux, ce portrait enfin qu'elle a promis de ne jamais quitter.

AUGUSTE.

Ah! mon ami.

Air : *Du curé de Pomponne.*

Aux sermens que fait la beauté,
Gardons-nous bien de croire;
Elle n'a pas, en vérité,
Plus que nous de mémoire.

L'amour même qu'elle jura,
Ses rigueurs, ses défaites,
Elle s'en souviendra,
Larira,
Comme nous de nos dettes.

Décidément dans une heure nous quittons cette ville.

ALEXANDRE.

Quoi ! mon ami, quand tous les apprêts de ma noce sont faits...

AUGUSTE.

Tu seras à la mienne.

ALEXANDRE.

C'en est trop, vous êtes encore Lafleur, mon valet.

AUGUSTE.

Oui, mais à midi précis...

CATHERINE, *en dehors.*

Lafleur, Lafleur.

ALEXANDRE.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers !*

Allons, tais-toi donc, faquin,
Catherine t'appelle ;
Je te laisse, heureux coquin,
En conter à ta belle.
(*Catherine paraît dans le fond de la scène.*)
Un jour si ce jeune cœur
Doit être en ta puissance,
Que ce soit en tout bien, tout honneur,
Ménage l'innocence !

AUGUSTE.

Plaisantez, mon cher cousin, j'aurai mon tour.

SCENE II.

AUGUSTE, CATHERINE.

CATHERINE, *dans le fond à part.*

En vérité ce garçon a une tournure, un maintien... il ne paraît point né pour la place qu'il occupe.

AUGUSTE *qui a entendu Catherine, à part.*

Voyez-vous comme le mérite perce sous l'habit le plus modeste.

CATHERINE, *à part.*

Ce jeune homme est fait pour être au moins intendant, maître d'hôtel, ou premier valet de chambre.

AUGUSTE.

La belle perspective!

CATHERINE.

Eh! bien, mon ami, un beau jour s'apprête pour nos maîtres, vous serez bientôt des nôtres, je m'en réjouis, je vous assure.

AUGUSTE.

Vous êtes trop bonne, mademoiselle.

CATHERINE.

Rien de plus naturel que ce sentiment, la bonne amitié des valets entretient celle des maîtres. Depuis trois mois vous savez tout ce que j'ai fait pour servir l'amour de monsieur de Clérac auprès de ma maîtresse; dès le premier jour où vous nous fûtes présentés, son cœur et le mien cessèrent d'être libres; mais veuve depuis deux ans, madame paraissait redouter un nouveau lien; elle repoussait des hommages dont en secret elle était flattée; enfin, craignant d'aimer lorsqu'elle aimait déjà, pour rompre toute liaison, elle s'exila dans cette campagne. Catherine se ressouvint de Lafleur, et monsieur de Clerac dût sa bonne fortune à la bonne mine de son valet. En pensant à vous je parlai pour lui, on l'invita à nous faire une petite visite, et tous les jours les qualités que je découvrais en vous me faisaient excuser auprès de Madame les défauts de votre maître. Aujourd'hui, on ne lui en trouve plus aucun; on parle de mariage, mais Lafleur ne me dit rien à moi...

AUGUSTE, *à part.*

Où veut-elle en venir?

CATHERINE.

Auriez-vous déjà une autre inclination?

Air : *Muse des bois, etc.*

Ah! croyez-moi, redoutez la jeunesse!
Sa folle ardeur ne dure qu'un instant;
Dans son printems, on voltige sans cesse,
Dans son hiver le cœur devient constant.
A cinquante ans, si l'amour veut m'atteindre,
Pour m'enflammer il a bien ses raisons...

AUGUSTE, *à part.*

Je les devine, on ne saurait éteindre
Le feu qui prend dans de vieilles maisons.

CATHERINE.

Au reste, rien n'est encore fini, et votre conduite dirigera la mienne. J'ai quelque ascendant sur l'esprit de Madame, je lui ai parlé de notre union...

AUGUSTE.

Comment!

CATHERINE.

Elle a approuvé ce mariage, mais si vous refusiez ma main...

AUGUSTE.

Ah! pouvez-vous croire, je suis trop flatté... (*à part.*) Encore faut-il paraître charmé des vues de cette extravagante, dans la crainte de nuire à mon cousin.

CATHERINE.

Voici justement nos jeunes maîtres; qu'en pensez-vous, si nous leur disions un mot de nos projets?

AUGUSTE.

Non, de grace.

CATHERINE.

Pourquoi?

AUGUSTE.

Ne nous rendons pas importuns.

CATHERINE.

Bah! laissez-moi faire.

SCENE III.

Les Mêmes, ALEXANDRE, Mad. DE SAINVILLE.

MAD. DE SAINVILLE, *à Alexandre.*

Vous êtes pressant, mon ami.

ALEXANDRE.

Pouvez-vous m'en faire un crime? Mon impatience n'est-elle pas aussi naturelle que légitime? Pour la première fois je conçois l'espérance d'être un jour parfaitement heureux..

Air: *Vous voulez, charmante Azélie.*

Vingt fois le dieu de la tendresse
Abusa mes sens et mon cœur,
Et je pris, dans ma folle ivresse,
De vains plaisirs pour le bonheur.

MAD. DE SAINVILLE.

Ah! lorsque l'amour nous assiége!
Comme vous, pour faire un bon choix,
Que n'avons-nous le privilége
De nous tromper deux ou trois fois.

ALEXANDRE.

Excusez ma faiblesse, je ne sais quel pressentiment...

MAD. DE SAINVILLE.

Rassurez-vous, dans un mois au plus tard...

ALEXANDRE.

Un mois! c'est un siècle quand on aime.

MAD. DE SAINVILLE.

D'ailleurs, vous me forcez à vous parler franchement. Cer-

tains propos sur un engagement que vous avez pris avec une dame...

ALEXANDRE.

Vous croiriez ?...

MAD. DE SAINVILLE.

Cela m'inquiète peu; mais enfin cette dame est de mes amies, et je tiens à ce que le fait soit éclairci.

Air: *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Contre vos perfides projets,
Si les femmes savaient s'entendre;
Vous compteriez moins de succès,
Et nous saurions mieux nous défendre.
Mais notre cœur est-il surpris
Dans le piége où l'amour l'entraîne,
Nous voulons sitôt qu'il est pris,
Qu'à son tour un autre se prenne.

ALEXANDRE.

Une dame de vos amies... avec laquelle j'aurais contracté des engagemens ?... Je m'y perds... je n'y conçois rien. Son nom, s'il vous plait ?

MAD. DE SAINVILLE.

Mon dieu, vous la verrez bientôt, elle arrivera probablement aujourd'hui ; elle est partie hier de Blois.

ALEXANDRE et AUGUSTE.

De Blois!

MAD. DE SAINVILLE.

De Blois. Mais d'où vient cet étonnement ?

ALEXANDRE.

Moi, je n'ai témoigné aucune surprise.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

Des détours, de l'embarras !

ALEXANDRE.

C'est ce coquin de Lafleur. Parle donc, qu'as-tu ?

AUGUTSE.

Ah! monsieur, excusez, c'est que... (*à part.*) Que répondre ?

MAD. DE SAINVILLE.

Eh ! bien ?

AUGUSTE.

C'est que je me suis vu si heureux dans cette ville !... je ne puis l'entendre nommer sans me rappeler des circonstances... Les tems sont bien changés, mais l'espoir de les voir revenir un jour...

MAD. DE SAINVILLE.

Que veut-il dire ?

ALEXANDRE.

Ma foi, je ne suis pas dans le secret; c'est un bon diable, mais il a la tête un peu faible.

CATHERINE.

Le mariage la lui fortifiera. Nous avons déjà obtenu le consentement de Madame, si Monsieur daignait y joindre le sien? (*à part à Alexandre.*) Vous savez comme j'ai servi votre amour.

AUGUSTE, *à part.*

Je ne l'ai point oublié. (*haut.*) Comment donc, mais cela fera un couple charmant!

Air : *Vaud. de la Piété filiale.*

Unissez-vous, mes bons amis,
Vous ferez un heureux ménage;
De l'âge d'or vous nous offrez l'image,
Je crois revoir Philémon et Baucis.
Ah! puisse une fois chaque année
L'Amour vous combler de ses dons!
Je prendrai soin des nombreux rejettons
De cet admirable hyménée.

AUGUSTE, *à part.*

Monsieur peut assurer à bon compte le sort de notre postérité.

Mad. DE SAINVILLE.

Que dit Lafleur?

ALEXANDRE.

Il est enchanté; il me charge de vous faire ses remercimens de l'intérêt que vous daignez prendre à lui.

Mad. DE SAINVILLE.

Je ne veux pas qu'il souffre du retard qu'éprouve notre mariage. Lafleur, passez à l'instant chez le notaire, et dites-lui de dresser votre contrat avec Catherine.

AUGUSTE.

Mais...

ALEXANDRE.

Faites ce qu'on vous ordonne.

CATHERINE.

Je vais avec lui.

AUGUSTE, *à part.*

Tu me le paieras.

CATHERINE.

Ah! madame, j'aperçois une chaise de poste dans l'avenue du château.

Mad. DE SAINVILLE.

C'est sans doute celle de mon amie; je vais à sa rencontre et je reviens sur-le-champ.

(*Alexandre reconduit madame de Sainville jusqu'à la porte; elle sort avec Catherine.*)

SCENE IV.

ALEXANDRE, *seul.*

L'arrivée de cette dame me contrarie. Si par hasard elle m'avait vu à Blois avec le chapeau galonné!... De l'effrontetie...

Air: *Dans la paix et l'innocence.*

La beauté peut avec grâce
Rougir et s'intimider;
L'homme plait par son audace:
Nous devons tout hasarder.
Partout les plus téméraires
Sont caressés par le sort:
En amour comme en affaires,
Les honteux ont toujours tort.

SCENE V.

ALEXANDRE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Cette fois, mon cher cousin, il est tems de partir, si vous ne voulez pas que nous soyons arrêtés.

ALEXANDRE.

Allons, qu'y a-t-il encore de nouveau?

AUGUSTE.

Une bagatelle, mon ami, un huissier, un avoué, enfin, un démon chargé de découvrir le lieu de notre retraite; etc.

ALEXANDRE.

Oh! je devine le reste; mais comment sais-tu cela?

AUGUSTE.

C'est à moi-même qu'il s'est adressé, en me disant qu'il courait depuis plus de deux mois après messieurs Dorlange, et qu'on lui avait assuré qu'ils étaient dans ce pays.

ALEXANDRE.

Mais les noms de Clérac et de Lafleur doivent le dérouter. Et comment s'est-il introduit dans cette maison?

AUGUSTE.

C'est un parent, un ami de la vieille Catherine; ils sont très-bien ensemble et ne se quittent pas. J'ai peur que le drôle n'ait déjà quelque soupçon... Tu vois qu'il n'y a pas un instant à perdre et qu'un plus long séjour ici peut compromettre notre sûreté à tous deux.

ALEXANDRE.

Mais partir ainsi brusquement sans faire d'adieux ?

AUGUSTE.

Non, attendons ; il sera plus galant de partir escortés par des recors, on saura du moins où nous irons.

Air : *C'est bien la faute du guet.*

Un huissier nous donnera
Un geolier pour hôte ;
Un vieux sergent nous fera
Marcher côte à côte.
Nous éloignant à regret,
Nous pourrons dire en effet :
C'est bien la faute
Du guet,
Ce n'est pas ma faute.

ALEXANDRE.

Ne plaisantons pas, une fuite si précipitée confirmera les soupçons que l'on peut avoir sur nous. Que faire?

AUGUSTE.

Que devenir ? Maudites dettes !

ALEXANDRE.

Nous aurons autant de peine à les payer que nous avons eu de plaisir à les faire. De la philosophie, il faut connaître un peu de tout ; on prétend que Sainte-Pélagie* est un endroit charmant.

Air : *Que d'établissemens Nouveaux.*

Là, jour et nuit on chante, on rit,
C'est un vrai pays de Cocagne ;
Gens de finance et gens d'esprit,
Ensemble y sablent le Champagne.
Là, le sage brave l'amour,
Et l'artiste suit son génie ;
Enfin, mon cher, c'est le séjour
De la meilleure compagnie.

AUGUSTE.

Je n'eus jamais moins de goût pour le grand monde.

ALEXANDRE.

Eh bien, mon ami, tu y vivras aussi retiré qu'il te plaira. D'ailleurs c'est bien ta faute, ton fol amour pour le jeu, nous a ruinés.

AUGUSTE.

C'est plutôt ton libertinage, tes dépenses extravagantes pour les femmes, nous ont perdus.

ALEXANDRE.

Il est des faveurs qu'on ne saurait payer trop cher.

AUGUSTE.

Eu attendant, tes succès nous ont mis à sec. Et y a-t-il donc de quoi être si fier ?

Air : *Vaudeville de Frosine.*

Un cœur sensible, un esprit fin,
Ne peuvent plus tourner les têtes ;
C'est un cachemire, un écrin,
Des bals, des spectacles, des fêtes.
Les conquêtes au poids de l'or
Sont aujourd'hui les plus communes,
Et tu serais bien riche encor,
Sans tes bonnes fortunes.

ALEXANDRE.

Une soirée autour d'un tapis vert, coûte souvent plus que tout cela ; vous le savez, mon cher cousin ?

AUGUSTE.

Souvent aussi un quart-d'heure y console de bien des revers. Inquiété, poursuivi, abandonné de tout le monde, l'espoir me reste encore, je cours au jeu, j'y rencontre une série, un écu jeté à propos sur la rouge ou la noire, ramène la fortune dans nos foyers, les amis reviennent en foule, les créanciers se taisent, les huissiers disparaissent, les belles nous accordent de nouvelles faveurs et les juifs un nouveau crédit.

ALEXANDRE.

Il n'y a point ici de partie ; ni roulette, ni passe dix, ni trente et un.

AUGUSTE.

Nous sommes perdus !

ALEXANDRE.

Point d'usuriers, ni de prêteurs sur gages.

AUGUSTE.

Nous sommes ruinés. Partons, mon ami, partons.

ALEXANDRE.

Mais que penseras-t-on de nous ?

AUGUSTE.

Nous écrirons des excuses, nous trouverons des raisons.... ou des prétextes.

Air : *Verse encor.*

Mon ami, partons, partons, partons,
En prison, évitons
Qu'un huissier nous entraîne.
En tous tems,
Par ses charmes puissans,
Que l'Amour nous enchaîne ;
Mais jamais les sergens.

ALEXANDRE.

Vivent les billets
Qu'écrit femme fidèle!
Peste des billets
Qu'on proteste au palais !

AUGUSTE.

Vivent les arrêts
Que veut rendre une belle !
Peste des arrets
Que l'on rend au palais !

Ensemble.

Mon ami, partons, etc., etc.

(*Ils vont pour sortir.*)

SCENE VI.

Les Mêmes, Mad. DE SAINT-FIRMIN, Mad. DE SAINVILLE.

AUGUSTE.

Que vois-je ! madame de Saint-Firmin ?

ALEXANDRE.

Se peut-il ?

MAD. DE SAINVILLE.

Viens, ma chère amie ; M. de Clérac est ici, il sera sans doute enchanté de te revoir.

ALEXANDRE, *à part.*

La reconnaissance sera des plus agréables.

AUGUSTE, *à part.*

Quel contre-tems !

MAD. DE SAINVILLE, *à Lafleur qui veut sortir.*

Lafleur, Lafleur, faites porter les effets de Madame, dans l'appartement qui lui est destiné.

(*Auguste s'enfuit précipitamment sans écouter ce qu'on lui dit.*)

SCENE XVII.

Les Précédens excepté AUGUSTE.

MAD. DE SAINVILLE, *à part à Alexandre.*

Vous avez là un valet bien peu attentif.

ALEXANDRE, *à part.*

Un mauvais sujet. (*à madame de Sainville.*) Je compte m'en défaire au premier moment.

MAD. DE SAINVILLE, *à mad. de Saint-Firmin.*

Ma chère amie, je te présente monsieur de Clérac, dont je t'ai parlé si souvent dans mes lettres.

ALEXANDRE, *à part.*

Quel embarras!

MAD. DE S. FIRMIN, *à part.*

Que vois-je! me trompé-je?

MAD. DE SAINVILLE, *avec finesse.*

Il a habité quelque tems la ville de Blois.

MAD. DE S. FIRMIN, *à part.*

C'est Lafleur! mais quelle aisance, quel maintien! voilà un valet d'une effronterie.

MAD. DE SAINVILLE.

Tu parais surprise?

MAD. DE S. FIRMIN.

On pourrait l'être à moins, monsieur est tellement changé...

ALEXANDRE.

Vous trouvez, madame?

MAD. DE S. FIRMIN.

Air: *Toujours, toujours, il est toujours le même*

Mais pourquoi donc n'êtes-vous plus le même!
Vous avez tort.

ALEXANDRE.

Oui, j'en tombe d'accord,
C'est la faute du sort.

MAD. DE ST.-FIRMIN, *à part.*

Quelle insolence extrême!

ALEXANDRE.

J'ai pu changer d'habit,
Et de goût et d'esprit,
Mais pour mon cœur, il est toujours le même.

MAD. DE SAINVILLE.

Je le vois, monsieur est sans doute la personne qui t'adressa jadis ses hommages.

MAD. DE S. FIRMIN.

Air: *O Mahomet!*

Non, mais monsieur rendit plus d'un service
A ce Clérac que sans doute il connait.

ALEXANDRE.

A mon bon cœur il peut rendre justice.

MAD. DE ST-FIRMIN

Oh! cet habit vous change tout-à-fait.

ALEXANDRE.

Selon les tems vous savez qu'on s'habille.

MAD. DE SAINVILLE.

Ces deux messieurs portent le même nom,
Peut-etre ils sont de la même famille?

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Non, mais ils sont de la même maison.

MAD. DE SAINVILLE.

Comment ?

MAD. DE ST FIRMIN.

Parlez donc, monsieur ?

ALEXANDRE.

Mais je me rappelle en effet un certain M. de Clérac.

MAD. DE S. FIRMIN.

Auquel vous fûtes long-tems attaché, et..,

ALEXANDRE.

C'est vrai.

MAD. DE S. FIRMIN.

Vous le suiviez partout.

ALEXANDRE.

Nous nous quittions rarement.

MAD. DE S. FIRMIN.

Vous aviez pour lui des soins, des attentions ?

ALEXANDRE.

C'était un devoir et un plaisir.

MAD. DE S. FIRMIN.

Fûtes-vous au moins bien payé ?

ALEXANDRE.

Sans doute, je fus payé... de retour.

MAD. DE S FIRMIN.

Vous reçutes des gages...

ALEXANDRE.

Des gages de l'amitié la plus tendre.

MAD. DE S. FIRMIN.

Cependant, quelquefois il prenait avec vous un ton d'autorité qui aurait pu déplaire à tout autre, et vous souffriez cela patiemment.

ALEXANDRE.

Nous devons aimer nos amis avec leurs défauts.

Air : *En amour comme en amitié.*

En amitié plus qu'en amour,
Tout éblouit, tout intéresse;
On voit bien moins dans tout leur jour
Les défauts d'un ami, que ceux d'une maîtresse.
Souvent on pardonne à demi
Les faiblesses d'une infidelle,
C'est que pour nous, nous aimons notre belle,
Mais pour lui seul nous aimons notre ami.

MAD. DE SAINVILLE.

Et qu'est devenu cet ami pour qui vous aviez des sentimens si rares ?

ALEXANDRE.

Je ne puis vous le dire précisément, mais je gagerais qu'il

n'est pas bien loin, je le reverrai peut-être au premier moment. Si j'avais des attentions pour lui, je vous assure que c'était chacun son tour; je l'ai vu depuis aussi souple, aussi docile que j'ai pu le paraître. Il est bien corrigé de ses airs impérieux, et si madame le revoyait, elle serait étonnée du changement qui s'est fait en lui.

MAD. DE S. FIRMIN.

Je crois qu'il me surprendrait moins encore que celui que je vois.

MAD. DE SAINVILLE.

Ce ton de dépit augmente mes craintes; de grace, ma chère amie, ne me cache point la vérité, et si monsieur a jamais tâché d'obtenir des droits sur ton cœur..

ALEXANDRE.

Jamais je n'ai prétendu...

MAD. DE S. FIRMIN, *remettant un médaillon à Mad. de Sainville.*

Rassure-toi, ma chère amie; voici le portrait du seul M. de Clérac que j'aie jamais connu.

MAD. DE SAINVILLE, *bas à Alexandre.*

Que vois-je! quelle ressemblance! je me trompe sans doute!... quoi! ce serait?

ALEXANDRE, *bas à madame de Sainville.*

Lafleur?

MAD. DE SAINVILLE.

Votre valet?

ALEXANDRE, *bas à madame de Sainville.*

Chut!

MAD. DE S. FIRMIN.

D'où nait cet étonnement?

MAD. DE SAINVILLE.

C'est que... c'est qu'il me semble aussi avoir vu cette personne il y a peu de tems, et je pense avec monsieur que si tu la revoyais dans ce moment, tu la reconnaitrais à peine.

MAD. DE S. FIRMIN.

Que veux-tu dire?

MAD. DE SAINVILLE, *regardant le portrait.*

C'est tout un autre homme; je t'assure.

MAD. DE S. FIRMIN.

Comment cela se peut-il? il y a tout au plus trois mois qu'il m'a quittée.

MAD. DE SAINVILLE

Il faut souvent moins de tems encore à ces messieurs.

MAD. DE S. FIRMIN.

Oh! j'en conviens.

TRIO nouveau.

MAD. DE S. FIRMIN et MAD. DE SAINVILLE.

Les vilains monstres que les hommes,
Les meilleurs sont de vrais démons;
Dans le triste siècle où nous sommes
Nous ne savons qui nous aimons.

ALEXANDRE, *bas à mad. de St.-Firmin.*

Ah! croyez à mon innocence!
Ne détruisez pas mon bonheur.

MAD. DE ST.-FIRMIN, *à Alexandre.*

Sans le blesser, sans imprudence,
Je veux démasquer un trompeur.

ALEXANDRE, *bas à madame de Sainville.*

Un moment, gardez le silence,
Ne détruisez pas son bonheur.

MAD. DE SAINVILLE, *à Alexandre.*

Sans le blesser, sans imprudence,
Je prétends éclairer son cœur.
(*A madame de St.-Firmin.*)
J'ai mille choses à te dire,
Dans le parc allons faire un tour;
De nos projets nous pourrons rire,
Et parler d'hymen et d'amour.

ALEXANDRE, *à madame de Sainville.*

Point d'imprudence,
Je saurai punir l'insolence
De cet impertinent valet.
(*A madame de St.-Firmin.*)
Point d'imprudence,
Lafleur, ayez-en l'assurance,
Redeviendra ce qu'il était.
(*A l'une et à l'autre.*)
Daignez me garder le secret.

MAD. DE ST.FIRMIN et MAD. DE SAINVILLE.

Oui, je garderai le secret.

MAD. DE SAINVILLE.

Mais sachez punir l'insolence
De cet impertinent valet.

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Mais que Lafleur, avec décence,
Redevienne ce qu'il était.

SCENE VIII.

ALEXANDRE, *seul.*

Allons, tout va assez bien jusqu'à présent, je me suis heureusement tiré du premier embarras, en forçant nos dames à se taire; mais cela ne peut durer long-tems, elles finiront par se faire des aveux réciproques, et alors nous dirons qui nous sommes. Oui, mais cet huissier qui est à nos trousses... Oh! il faut espérer que quelqu'incident viendra à notre secours, nous épou-

serons ou nous hériterons ; un mariage ou une succession, une noce ou un enterrement, la fuite ou la prison ; je suis préparé à tout.

Air *nouveau.*

Qu'il m'arrive un gros héritage,
Que je fasse un bon mariage,
Que je trouve de vrais amis,
A mon sort je serai soumis.
Qu'un bon lit, une bonne table,
Joyeux convive et femme aimable
Charment et mes nuits et mes jours, } *bis.*
Du sort je me rirai toujours.
Qu'enfin le destin equitable,
Pour dissiper tous mes ennuis,
Envoie un jour mon oncle en paradis,
Et tous mes créanciers au diable...
Je prendrai le mal et le bien,
Et je ne me plaindrai de rien.

Le sort veut-il que je connaisse
Les embarras de la richesse,
Et qu'un jour je nage dans l'or,
Ma foi ! je m'y soumets encor.
Prétend-il aussi que ma belle,
Bonne mère, épouse fidèle,
Me donne des jolis enfans ? *bis.*
De bon cœur encor j'y consens. *bis.*
Dois-je rester assez au monde,
En dépit de mes créanciers,
Pour enterrer un jour tous les huissiers
Qui sont sur la machine ronde ?
Je prendrai le mal et le bien,
Et je ne me plaindrai de rien.

(*La pendule marque et sonne midi.*)

SCENE IX.

ALEXANDRE, AUGUSTE *en petit maitre, le chapeau galonné et l'habit de livrée à la main.*)

AUGUSTE.

Lafleur, Lafleur, eh bien, drôle, que faites-vous ici ? votre place est à l'antichambre, allons, faquin. (*Lui mettant le chapeau bordé sur la tête.*) Apprenez votre métier, et endossez moi promptement la casaque.

ALEXANDRE.

Quoi ! il me faudrait ici ?

AUGUSTE.

C'est toi qui l'as voulu, je t'ai prévenu à tems, je n'ai pu

te décider à partir. Tu as joui de tes droits, chacun son tour. Allons donc.

ALEXANDRE.

Non, je n'en ferai rien.

AUGUSTE.

J'ai ta parole.

ALEXANDRE.

J'en conviens, mais conviens aussi que nous n'avons pas prévu la situation où nous trouvons; sans doute tu ne voudras pas me forcer à paraître dans cette maison même sous le costume d'un laquais, cela ne pourrait conduire qu'à une explication très-désagréable pour tous les deux.

AUGUSTE.

Allons donc, je ne reconnais pas là ta philosophie, qu'est devenu ce profond mépris pour les biens d'ici bas, cette ferme résignation aux coups du hasard? Crois-moi, mon ami.

Air : *Sans mentir.*

C'est un vrai jeu que la vie,
Maint trésor nous est offert;
On les voit, on les envie,
On s'expose, on gagne, on perd;
Mais quand la foule importune
Gémit et pleure un vain bien,
Pour corriger la fortune
Le sage a plus d'un moyen.
Rions bien,
Vivons bien,
Nous n'y perdrons jamais rien.

ALEXANDRE.

Ton éloquence m'entraîne,
Tu calmes tous mes ennuis;
Mais comme je suis en veine,
Je reste comme je suis.
Pourquoi retourner la chance,
Troquer ton sort et le mien,
Puisque nous avons d'avance
Mangé tous deux notre bien.
Rions bien, etc.

AUGUSTE.

Je me résigne à mon sort; quelque chose qui arrive, je reste ici.

ALEXANDRE.

Mais cet huissier qui nous cherche...

AUGUSTE.

C'est l'affaire des valets d'écarter ces sortes de gens. S'il te montre la prison, tu leur montreras le cabaret, cent coups de canne ou cent coups de champagne, leur choix sera bientôt fait.

Air : *Vaudeville d'Arlequin cruelle.*

Je crains peu les prises de corps ;
Dès que çà te regarde,
Tu renverseras les recors,
Les huissiers et la garde,
Tu les toucheras. j'en suis sûr,
Car s'ils ont le dos un peu dur,
Ils ont le vin très-tendre ;
Tu casseras trente bâtons,
Et tu videras cent flacons,
Plutôt (*bis*) que de me laisser prendre.

ALEXANDRE, *à part, prenant la livrée.*

Dans le fait, cet habit trompera au moins les yeux de ce maudit huissier, et si l'on arrête quelqu'un, ce sera le maître.

AUGUSTE.

Eh bien, à quoi pensez-vous ?

ALEXANDRE, *mettant la livrée.*

Je me décide.

AUGUSTE.

Cet habit vous sied à merveille, je vous assure.

ALEXANDRE.

Ah ! les livrées vont à bien des tailles.

AUGUSTE.

Un changement de fortune aussi subit, t'afflige.

ALEXANDRE.

Pourquoi ? rien de plus commun, je m'y attendais et j'ai pris mon parti.

AUGUSTE.

Je crois cependant te devoir une petite consolation et...

ALEXANDRE.

Vraiment ! on me laisse peut-être la liberté de partir tout seul ?...

AUGUSTE.

Non pas, non pas... mais je t'abandonne tous mes droits sur l'aimable Catherine.

ALEXANDRE.

Quel dévouement !

AUGUSTE.

J'en fais le sacrifice.

ALEXANDRE.

Cela vous coûterait trop.

AUGUSTE.

J'ai fait préparer le contrat ; signe à ma place, je tâcherai de lui persuader qu'elle ne perdra pas au change.

CATHERINE, *dans la coulisse.*

Lafleur, Lafleur.

AUGUSTE.

Elle t'appelle!

Air :

Un jour si ce jeune cœur
Doit être en sa puissance,
Que ce soit en tout bien, tout honneur,
Ménage l'innocence.

ALEXANDRE.

Oh! diable, l'huissier est avec elle, tire-t-en comme tu pourras. (*Il s'enfuit*)

AUGUSTE.

Je me sauve.

SCENE X.

FURET, CATHERINE, AUGUSTE.

CATHERINE, *arêtant Auguste.*

Où courez-vous? pourquoi cet habit? et quel est cet autre valet qui sort d'ici avec la livrée de votre maître?

AUGUSTE, *d'un air triste.*

Je suis chassé, indignement chassé. Il faut renoncer à nos projets, ma chère Catherine, je suis trop malheureux pour être digne de vous, mais ce garcon qui me remplace.

CATHERINE.

Ne te remplacera jamais dans mon cœur. (*à Furet.*) Mon cher cousin, daignez vous intéresser à lui.

FURET.

Avec plaisir. (*à part, toisant Auguste.*) Il a bonne mine, il me paraît robuste, capable de soutenir un assaut...

CATHERINE.

Ah! j'en réponds, et il pourra vous être utile dans les recherches que vous voulez faire.

AUGUSTE, *à part.*

Comme il me regarde.

CATHERINE.

Air : *Des Fleurettes.*

Il connait la rubrique
De nos mauvais sujets,
Son heureuse tactique
Déjouera leurs projets.
Il sait au mieux la retraite
De tous ces hommes sans foi.

FURET.

Allons, monsieur, suivez-moi,
Je vous arrete.

AUGUSTE.

Vous m'arrêtez ?

CATHERINE.

C'est par considération pour moi, je t'assure.

AUGUSTE.

Ah! ça, monsieur, voyons l'arrêt qui me condamne.

FURET.

Etes vous fou? depuis quand faudra-t-il obtenir un jugement qui autorise à se choisir un domestique ?

AUGUSTE, *à part.*

Ah! je respire. (*haut.*) Vous m'arrêtez à votre service ?

FURET.

Et sans doute, vous y serez bien, de bons appointemens, des profits considérables, et le tour de bâton dont je ne dis rien.

AUGUSTE.

Ah! c'est la rocambole du métier.

FURET.

Encore une fois, vous ne pouvez trouver une meilleur condition, jamais état n'a prospéré comme le nôtre; dans ce moment, je fais tous les jours vingt prises de corps et le double de saisies, aussi (*se frottant le dos*) je suis éreinté, en conscience.

Air : *Vaudeville du Mameluck.*

Las du fardeau de ma place,
Je prétends le partager;
Il m'assomme, il m'embarrasse,
Tu pourras me soulager.

AUGUSTE.

Je m'entendrais mieux, je gage,
Malgré tous vos bons avis,
A vous tailler de l'ouvrage,
Qu'à partager vos profits.

CATHERINE.

Allons donc, vous serez bien avec monsieur.

AUGUSTE.

J'en doute, j'ai une répugnance invincible.

CATHERINE.

Préjugés que tout cela.

AUGUSTE.

Non, non, monsieur, permettez-moi de refuser vos offres; j'ai quelques épargnes qui me suffisent pour le moment, et je suis bien aise de jouir un peu de ma liberté.

FURET.

Et qui te parle de te la ravir? c'est au contraire pour l'ôter aux autres que je te prends avec moi. Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un huissier?

AUGUSTE.

Ah! je vous demande pardon, il y a long-tems que j'ai fait connaissance avec ces messieurs.

FURET.

Air : Vaudeville du Sorcier.

S'élève-t-il dans les familles
Une dispute entre parens,
Neveux, cousins, garçons ou filles,
Entre époux et même entre amans;
Chacun fait un vacarme étrange;
Bref, il s'entame un bon procès;
Et je fais
De grands frais
Sans sujets.
Las de payer chacun s'arrange.
Ma foi pour tout concilier,
Vive un huissier!

Même air.

Des étourdis criblés de dettes
Voyagent-ils incognito;
Bornant le cours de leurs conquêtes,
Je les arrête subito.
Ces richards qui chantent misère,
Ces pauvres diables qui n'ont rien;
Que ton bien
Et le sien,
Et le mien;
Ces pleureurs qui font bonne chère,
Qui saura les faire payer?
C'est un huissier.

Ah! ça, pour commencer nos rapports ensemble, je te prie de bien épier toutes les personnes qui viendront dans cette maison, je suis sûr que messieurs Dorlange sont dans ce pays; il ne faut pas qu'ils nous échappent.

AUGUSTE, *à part.*

Ahi! ahi! (*haut.*) Eh bien, éloignez-vous d'ici, vous pouvez vous en rapporter à moi. Cherchez de votre côté, je vais chercher du mien; soyez aussi heureux que moi, et je réponds d'un de ces messieurs comme de moi-même.

FURET, *tirant un papier de sa poche.*

Fort bien, mais il faut que je te donne leur signalement.

AUGUSTE, *à part.*

Que va-t-il faire? (*haut.*) C'est inutile, je les connais parfaitement tous les deux, j'ai servi l'un de ces messieurs pen-

dant trois mois; c'est un libertin qui se prend de belle passion pour toutes les femmes.

FURET.

Et l'autre ?

AUGUSTE.

L'autre ? oh ! je le connais bien mieux encore; c'est un joueur, une mauvaise tête, qui m'a fait faire bien des sottises et que vous aurez bien de la peine à prendre; il se moquera de vous, c'est moi qui vous le dis.

FURET.

Oh ! nous verrons.

CATHERINE.

Tâche donc de le livrer à monsieur, ce sera une bonne aubaine pour toi.

FURET.

Oh! je vous en réponds : ces messieurs Dorlange après qui je cours, auront encore une jolie fortune après avoir payé tous leurs créanciers. Monsieur leur oncle leur a laissé un héritage considérable.

AUGUSTE.

Leur oncle, dites-vous ?

FURET.

Eh ! oui, la succession est ouverte depuis trois mois.

AUGUSTE.

Que je vous embrasse, mon ami, vous êtes un ange !

FURET.

Oui, c'est le nom que nous donnent les mauvais plaisans.

AUGUSTE.

Je ne vous quitte plus.

FURET.

Que de tendresse.

CATHERINE.

Eh ! vite, messieurs, décampez, j'aperçois ces dames qui viennent ici. (*ils sortent.*)

SCÈNE XI.

Mad. DE SAINVILLE, Mad. DE St.-FIRMIN.

MAD. DE SAINVILE, *à Catherine.*

Laissez-nous.

MAD. DE S. FIRMIN, *à part.*

Comment lui faire sentir adroitement combien elle s'est méprise en croyant aimer un homme digne d'elle ?

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

Quel moyen employer pour lui faire voir, sans la blesser, toute l'inconvenance du choix qu'elle a fait.

MAD. DE S. FIRMIN.

Eh, bien, ma chère amie, nous allons donc encore nous engager dans de nouvelles chaînes ?

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

D'une heureuse indépendance,
Quand nous goûtons les douceurs,
Quelle funeste influence
Vient encor charmer nos cœurs ?
L'Amour, qui de nous dispose,
Fait plus de mal que de bien.
Un amant, c'est peu de chose,
Un mari, c'est moins que rien.

MAD. DE SAINVILLE.

Que veux-tu ? on est bien décidé à les fuir, ces messieurs, mais on ne veut pas paraître les craindre, et malgré soi, on les voit, on les écoute, on leur répond, on les aime, on les épouse, on les oublie.

MAD. DE S. FIRMIN.

On les perd, on les pleure, on les recherche, on les retrouve, on les reprend et toujours bien malgré soi.

MAD. DE SAINVILLE.

Ils sont tous si trompeurs, si perfides.

MAD. DE S. FIRMIN.

Oh ! c'est bien vrai... il n'en est pas un qui soit ce qu'il parait.

MAD. DE SAINVILLE.

Pas un qui paraisse ce qu'il est.

MAD. DE S FIRMIN.

Pas un qui dise ce qu'il pense.

M DE SAINVILE.

Pas un qui pense ce qu'il dit.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Ils nous montrent l'art de mentir,
Plus d'un détour, plus d'une ruse;
Ils nous apprennent à trahir,
Et se plaignent qu'on les abuse.

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Ah ! de leurs leçons quelquefois
Nous pourrions nous passer peut-être,
Car toute femme au bout d'un mois
En sait trois fois plus que son maître.

MAD. DE SAINVILLE.

Leurs défauts devraient au moins servir d'excuse aux nôtres.

MAD DE S. FIRMIN.

Sans doute, mais le monde aujourd'hui ne pardonne rien; au contraire, il exige souvent de nous des sacrifices...

MAD. DE SAINVILLE.

Bien pénibles; mais notre dignité les réclame, nous nous les devons à nous mêmes.

MAD. DE S. FIRMIN.

Ah! ma chère amie, tu m'enchantes en me parlant ainsi. Tous les jours on peut laisser surprendre son cœur par un homme qui est loin de le mériter; mais quand on reconnait son erreur...

MAD. DE SAINVILLE.

Je t'entends et je t'applaudis, il faut démasquer le fourbe.

MAD. DE S. FIRMIN.

Et le faire repentir de sa ruse et de son déguisement.

MAD. DE SAINVILLE.

Tu ne l'aimes donc point?

MAD. DE S. FIRMIN.

Moi, allons, tu plaisantes, j'aime monsieur de Clérac et toi, son humble serviteur.

MAD. DE SAINVILLE.

C'est que justement, ma chère amie, tu es éprise du valet et moi du maître.

DUO.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

Quelle est son erreur,
Comment sur ce trompeur
Eclairer son cœur.
(*A madame de St.-Firmin.*)
Apprends à connaitre,
A juger le traître,
Et crois qu'en effet,
Moi j'aime le maître,
Et toi le valet.

MAD. DE ST.-FIRMIN, *à part.*

Quelle est son erreur, etc., etc.

MAD. DE SAINVILLE.

De ton erreur tu reviendras
Quand tu le verras.

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Crois-moi, quand tu le connaîtras,
Tu le puniras.

MAD. DE SAINVILLE.

Reviens, reviens, ma chère,
De ton égarement.

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Que l'amitié t'éclaire
Et te guide un moment.

Ensemble.

Non, non, point d'excuse,
On te trompe, on t'abuse;
Il faut punir la ruse
De ce maître fripon.
Non, non, point de pardon,
Qu'il soit chassé de la maison.

SCENE XII.

Les Mêmes, AUGUSTE.

MAD. DE S. FIRMIN, *à part.*

Que vois-je! M. de Clérac dans ce pays?

MAD. DE SAIVILLE, *à part.*

Lafleur! quelle impudence!

AUGUSTE.

Madame, je vous prie de vouloir bien m'excuser auprès de votre amie, si je me présente ici sans y être connu.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

C'est un peu fort.

AUGUSTE.

Jallais partir pour Blois, lorsque j'ai appris votre arrivée, et je n'ai pas été maître de différer le moment qui devait me rapprocher de vous.

MAD. DE S. FIRMIN.

Cet empressement..

AUGUSTE.

Est bien naturel et bien excusable quand on vous connait.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

C'en est trop, je ne suis plus maitresse de mon indignation, il faut que j'éclate.

AUGUSTE, *regardant madame de Sainville.*

La bonté se peint dans tous les traits de madame, et je lis mon pardon dans ses yeux.

MAD. DE SAINVILLE.

Votre pardon! quoi! vous osez vous présenter ainsi devant moi, vous qui ce matin encore. (*à part.*) Je veux te confondre. (*elle appelle:*) Catherine, Catherine.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, CATHERINE.

CATHERINE.

Madame.

MAD. DE SAINVILLE, *bas à Catherine.*

Dites à monsieur de Clérac que je l'attends, que je veux le voir à l'instant. Allez, allez.

CATHERINE.

Le voici lui-même, madame.

SCENE XIV ET DERNIERE.

Les Précedens, ALEXANDRE, FURET.

FURET.

Oh ! toutes vos ruses sont inutiles, je vous ai reconnu.

ALEXANDRE.

Encore une fois, je vous dis que je ne suis point la personne que vous cherchez.

FURET.

C'est bon, c'est bon. (*à part à Auguste.*) Ne le perds pas de vue.

MAD. DE SAINVILLE.

Eh bien ! quel est cet autre déguisement, de grace expliquez-vous, monsieur ?

ALEXANDRE, *à part à Auguste.*

Parle, mon ami, cela te regarde, tu es le maitre.

AUGUSTE, *à part à Alexandre.*

Non, non, arrange cela comme tu voudras, je te passe tous mes pouvoirs.

MAD. DE SAINVILLE.

Enfin, messieurs, lequel de vous deux est M. de Clérac.

AUGUSTE.

Ni l'un, ni l'autre.

ALEXANDRE, *bas à Auguste.*

Tu nous perds.

MAD. DE S. FIRMIN.

Comment !

CATHERINE.

Cependant l'un des deux est valet, et se nomme Lafleur.

AUGUSTE.

Pas davantage.

Air :

De l'Amour nous suivons les traces
En serviteurs respectueux,
Et nous obéissons aux Graces :
Où trouver une sort plus heureux.

Quelqu'un nous blâmera peut-être,
Mais nous craignons peu les censeurs;
Puisque l'Amour est notre maître,
Nous pouvons bien servir ses sœurs.

FURET.

Au fait, messieurs, qui êtes-vous?

AUGUSTE.

Des raisons d'intérêt ont forcé monsieur à paraître sous le déguisement où vous le voyez; mais il est tems de rendre hommage à la vérité; il tient à une famille aussi riche que respectable. Son véritable nom est Alexandre Dorlange.

FURET.

Ah! je savais bien que je ne m'étais pas trompé.

ALEXANDRE.

N'en croyez rien, mesdames, cet Alexandre Dorlange, dont il vous parle, est un étourdi, criblé de dettes, qui n'existe plus depuis long-tems; et monsieur qui parle est son cousin.

FURET

Quoi! vous seriez... ah! ah! je ne m'étonne plus.

AUGUSTE.

Oui, monsieur, et comme je veux honorer la mémoire d'un si bon parent, je me charge de payer tous ses créanciers.

FURET.

Et de recueillir la succession de son oncle?

ALEXANDRE.

Comment? la succession..

AUGUSTE.

Eh! oui, mon cher cousin, elle nous attend depuis trois mois: allons fermer la bouche à nos créanciers à qui nous avons trop long-tems fermé notre porte.

ALEXANDRE.

Un instant.

Air : *De Lantara.*

Des noirs huissiers et de leurs trames,
Enfin nous voilà délivrés;
Mais nous avons envers ces dames
Des engagemens plus sacrés.
Un dieu puissant nous poursuit, nous capture,
Et nous nous rendons sans regrets.
Dette d'amour se paie avec usure,
Mais on ne s'acquitte jamais.

AUGUSTE.

Habitués à nous donner leurs ordres, ces dames daigneront-elles nous pardonner nos folies, et continuer de nous traiter comme leurs plus zélés serviteurs..

MAD. DE S. FIRMIN, *à madame de Sainville.*

Qu'en dis-tu? leur pardonnerons-nous?

MAD. DE SAINVILLE.

Ils ne le méritent guères.

MAD. DE S. FIRMIN.

Mais si nous n'accordions aux hommes que ce qu'ils méritent, ils seraient trop à plaindre.

CATHERINE.

Et nous n'en serions pas plus heureuses. Allons, mesdames, de l'indulgence, c'est moi qui suis le plus attrapée dans tout ceci, car de deux valets il ne m'en reste pas un; cependant je leur pardonne.

MAD. DE SAINVILLE.

Prenez y garde, messieurs, le mariage est une autre servitude.

AUGUSTE.

Où pourrions-nous trouver de plus jolies maîtresses, et de plus douces conditions.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau*.

AUGUSTE.

Fortune, Amour, divinités perfides,
Vous possédez le secret d'enivrer;
Et quand on prend des aveugles pour guides,
Dans son chemin on peut bien s'égarer.
Jusqu'à ce jour la fortune traitresse
M'a joué plus d'un mauvais tour.
Répare, amour, les torts de la déesse,
Chacun son tour.

MAD. DE ST.-FIRMIN.

Je ne crois plus aux promesses des hommes,
Ils peuvent bien douter de nos sermens.
Femmes, maris, oui, tout autant que nous sommes,
Nous ne formons que des vœux imprudens.
Après vingt ans, ce feu qui nous consume,
Doit s'évanouir sans retour;
L'amour s'éteint, mais l'amitié s'allume,
Chacun son tour.

ALEXANDRE.

Coupable, hélas! mais plus heureux que sage,
Des bons époux méconnaissant les droits,
Au dieu d'Hymen, j'ai fait plus d'un outrage,
Avant qu'Amour m'eût soumis à ses lois.
Pauvres maris! dont j'ai séduit les belles!
Pardonnez-moi, car, un beau jour,
Tout comme vous, je fus trahi par elles:
Chacun son tour.

CATHERINE.

Joli marmot nous charme dans l'enfance;
Cet âge heureux vent d'innocens plaisirs;
Mais à quinze ans nous trouvant sans défense,
Jeune garçon vient compter nos soupirs.
Trop promptement passent ces jours d'ivresse;
Et sommes-nous sur le retour,
D'un vieux galant nous briguons la tendresse?
Chacun son tour.

FURET.

Un pauvre clerc un jour sera notaire,
Un président redeviendra greffier;
Un bon fermier sera propriétaire,
Un grand seigneur redeviendra meunier.
Chacun le sait, ce qui vient de la flûte,
S'en retourne par le tambour;
Quand l'un grandit, l'autre fait la culbute:
Chacun son tour.

Mad. DE SAINVILLE, *au public.*

Quand nous donnons une pièce nouvelle,
Nous tremblons tous, actrice, acteur, auteur;
Les vrais amis n'ôsent montrer leur zèle,
Ils craignent trop d'éveiller le censeur.
Mais la critique a bien eu, je le pense,
Le tems de parler sans détour;
Que ce moment soit tout à l'indulgence:
Chacun son tour.

FIN.

PQ 2152 A6E8

Allarde, Marie Francois Denis Therese Leroi
Les etourdis en voyage

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY